

NOTE DE LECTURE par Françoise Decant, la clinique lacanienne n°6, 2002
Freud, les juifs, les allemands,
Georges Zimra
érès 2002

81 D'une texture tout à fait différente que *La passion d'être deux*, le précédent ouvrage de Georges Zimra, ce livre nous entraîne avec élan dans le contexte historique ayant présidé à la naissance de la psychanalyse. Cependant, ce n'est pas en historien que l'auteur interroge le lien que Freud a entretenu avec le judaïsme d'un côté et son pays d'adoption, l'Autriche, de l'autre, dont il dira en quittant Vienne « Je n'ai jamais cessé d'aimer la prison dont j'ai été libéré ». C'est bien en tant qu'analyste que G. Zimra se penche sur la manière dont Freud « a porté le signifiant juif », un signifiant qui le divise et signe son altérité, alors que par ailleurs, « sa germanité comme la langue, lui collent à la peau ». Né sous le signe de la dualité (deux nationalités, deux prénoms, deux langues, deux religions), Freud est aussi partagé entre deux cultures, celle d'Œdipe et celle de Moïse et c'est plus particulièrement à cet écart-là que vont s'attacher les pas de l'auteur.

82 Mais revenons au signifiant juif et aux liens qu'il entretient avec la psychanalyse. Chacun se souvient des craintes de Freud de voir la psychanalyse se transformer en science juive si elle ne s'ouvrait pas à d'autres. Jung, « le cher héritier », représenta l'espoir de faire sortir la psychanalyse du ghetto juif. L'on sait quel échec ce fut et l'auteur, en citant le livre de Yerushalmi, ne manque pas de montrer combien les craintes de Freud étaient fondées. L'auteur rappelle aussi que le signifiant juif n'a pas fonctionné de la même manière pour Freud et pour sa fille Anna. Pour elle, ce fut le signifiant revendiqué d'une identité, « celle d'avoir survécu à l'anéantissement, à la destruction », pour Freud, le signifiant juif est celui « pour lequel il a, toute sa vie, œuvré, travaillé, cherché... »

83 Si Freud rejette le judaïsme, c'est-à-dire la religion et non la judaïté (ses origines), ce n'est pas, comme certains ont voulu le croire, par souci de vouloir sauver le père, ce père humilié dont la trop célèbre histoire du chapeau tombé dans le caniveau nous raconte les déboires. On trouve cette thèse développée dans le livre de M. Krüll, que G. Zimra résume ainsi : Selon elle, « Freud *échapperait* au judaïsme pour retomber dans la faute du père, non seulement en l'endossant, mais en la transmettant sous forme de théorie. » Nous nous permettrons d'ajouter au nom de M. Krüll, celui de M. Balmory qui publia en 1979 *L'homme aux statues : Freud et la faute cachée du père*, dans la liste de ceux ou celles pour qui le renversement de la théorie freudienne de la séduction fut indépassable. Au dos du livre de M. Balmory, figure cette question : « En se tournant vers le mythe grec plutôt que vers la transmission biblique de la faute, Freud a-t-il véritablement innocenté le père ? » La réponse ne tarde pas à venir : elle vient du côté d'un Laïos fautif.

84 La psychanalyse n'est pas une entreprise qui viserait à innocenter le père, pas plus qu'elle ne vise à inscrire la faute au cœur de l'humain, souligne G. Zimra qui rappelle que c'est à une *déconstruction* du père

que Freud nous invite et à la mise en place d'une loi qui inscrit l'homme dans le registre de la castration symbolique, dans la dette (elle aussi symbolique), dans la génération et fait du renoncement à la mère la cause du désir. À ne pas confondre avec le surmoi !

85 Mais de quelle faute s'agit-il dans les trois textes majeurs de Freud que sont le mythe d'Œdipe, le mythe de *Totem et tabou* et « le roman historique » de « L'homme Moïse et la religion monothéiste » ? Il s'agit bien sûr de la question du meurtre du père. Si nous avons utilisé ce terme de *faute*, c'est pour introduire « ce passage par Saint Paul » que fait l'auteur, en suivant les pas de Freud : en effet, pour ce dernier, une des causes de l'antisémitisme réside dans le fait que les Juifs, contrairement aux Chrétiens, n'aient pas confessé le meurtre du père. Si Freud s'écarte de Saint Paul, en rétablissant justement la question de la dette, du désir noué à la loi, le problème reste cependant posé : le meurtre de Moïse fut-il *refoulé* ou *démenti* ? questionne G. Zimra en faisant référence aux ouvrages de Derrida (*Mal d'archives*) et de B. Lemerer (*Les deux Moïse de Freud*). Pour l'auteur, qui parle de déni portant moins sur l'acte que sur l'intention (de tuer), le meurtre de Moïse s'impose comme une *nécessité d'écriture*.

86 Quant à la trouvaille freudienne, elle résiderait dans ceci : « L'histoire, c'est l'histoire en tant qu'elle est archivée dans le corps, la mémoire du passé étant gravée dans le corps sous forme de symptômes ». Dès lors, l'auteur se penche sur les symptômes de Freud, ces fameux évanouissements qui saisirent Freud à plusieurs reprises lorsqu'il apprenait que son nom n'avait pas été mentionné à la suite de ses articles : G. Zimra ne dit pas « mentionné », il utilise le terme « effacé ». Une grammaire de l'effacement apparaît, que l'auteur décline en la faisant glisser le long d'une chaîne signifiante.

87 Partant de la lecture que Freud fait de la bible, relevant les failles, les contradictions qui émaillent le texte, l'auteur nous rappelle que l'écriture est trace d'une absence, d'une perte originelle et que l'écrit peut être défini comme la trace de ce qui a été effacé : il s'agit de « l'effacement comme trace ».

88 Puis il s'intéresse à l'état d'esprit qui fut celui de Freud lorsqu'il écrivit son Moïse, travail qui le troublait, l'obsédait, le hantait, le déprimait mais qui s'imposait à lui comme une nécessité.

89 Le fait que Freud veuille garder secrète son œuvre rappelle bien sûr l'anonymat sous lequel resta « Le Moïse de Michel Ange » pendant dix ans : un nom est effacé. Ce n'est qu'en 1934 que Freud reconnaîtra « cet enfant illégitime ». De quelle autre illégitimité s'agit-il avec Moïse l'Égyptien, celui qui désigne l'Étranger au cœur de tout sujet ?

90 Le secret étant en rapport avec le nom propre et la question du père, l'enfant illégitime interroge la paternité de Freud. Une paternité qui inscrit le Nom du Père dans une filiation, l'auteur rappelant comment Lacan situe le registre de la paternité sous le rapport du signifiant et du manque de signifiant, ce qui va lui permettre de définir la judaïté comme « ce qui manque à la langue, qui œuvre et opère dans la transmission ». Il fait alors une lecture croisée de Moïse et de RSI (clin d'œil à la couverture représentant Freud lisant Lacan), tissant son travail de la manière suivante : Freud est passé de l'évanouissement à l'effacement du

nom, puis de l'effacement à la nomination. Trois sortes d'effacements sont en jeu : Le premier inscrit la question du nom de Freud sur le corps dans l'évanouissement, le deuxième signe l'identification de Freud au nom de Moïse et produit l'anonymat, le troisième est une inscription symbolique, un acte de nomination : Freud, en nommant Moïse « L'Égyptien », se décolle de Moïse, s'en détache et s'efface derrière son travail. Ce n'est plus le nom de Freud qui opère comme père de la psychanalyse (destitution du nom propre) mais le Nom du Père, le père non comme nom mais comme nommant : la nomination dont Lacan dira : « c'est la seule chose dont nous soyons sûrs que cela fasse trou ».

⁹¹ Nous avons choisi de privilégier un des axes du travail de G. Zimra, mais bien d'autres points ont également retenu notre attention. Citons, entre autres, l'analyse historique de la condition juive, les Juifs et les Allemands, les différents courants de pensées philosophiques dans lesquels a baigné la pensée de Freud, les liens étroits entre féminité et judaïté, ainsi que l'antisémitisme et la montée du nazisme à l'époque de Freud.

⁹² Françoise Decant